

La défaite du romantisme écologique

DIMITRI DE BOISSIEU, *Bolivie : l'illusion écologiste*, Montréal, Écosociété, 2019, 305 pages

Daniel Gomez

Volume 14, numéro 1, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92344ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gomez, D. (2019). Compte rendu de [La défaite du romantisme écologique / DIMITRI DE BOISSIEU, *Bolivie : l'illusion écologiste*, Montréal, Écosociété, 2019, 305 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 14(1), 27–28.

La défaite du romantisme écologique

Daniel Gomez
Chef de pupitre politique

DIMITRI DE BOISSIEU

BOLIVIE : L'ILLUSION ÉCOLOGISTE

Montréal, Écosociété, 2019, 305 pages

Dimitri de Boissieu est écologue de formation. Il a travaillé en France, en Amérique latine et au Niger. C'est un «écosocialiste» dont la préoccupation première est la transition écologique de nos sociétés. Il dit s'avouer découragé par l'état environnemental d'une bonne partie de la planète, notamment dans les pays développés. Il décide alors d'aller voir ailleurs si l'herbe est plus verte, pourrait-on dire. Il choisit la Bolivie d'Evo Morales et d'Alvaro Garcia Linera comme lieu d'observation de la transition vers «l'écosocialisme», un socialisme vert en somme. L'élection d'Evo Morales, autochtone ouvertement socialiste et se réclamant de l'écologie, avait suscité beaucoup d'espoir dans le monde «vert». Morales valorisait les cultures ancestrales des peuples autochtones et identifiait le capitalisme comme cause principale du sacage de la planète, plaidant pour le «vivre bien» en harmonie avec la nature dans le respect de la «Pachamama» (la Terre-Mère), cette divinité andine choyée par les peuples des hautes terres. Un tel discours a de quoi attirer tous les babas cool de la planète vers le pays où fut exécuté Che Guevara il y a déjà quelques années.

Notre écolo part donc, sac à dos on imagine, en pays andin. Il traverse le corridor de conservation Amoro-Madià, région, selon lui, parmi les plus riches de la planète pour son exceptionnelle biodiversité. Il cherche à voir une Bolivie qui aurait réussi à inventer un système différent de celui que nous connaissons en Occident, un système «moins destructeur, moins polluant et plus respectueux des minorités» (p.17). De Boissieu parcourt ainsi une dizaine d'aires protégées boliviennes et s'attarde à La Paz, la capitale bolivienne, pour essayer de comprendre ce qui s'y passe en matière environnementale. Il interviewe cent-vingt personnes engagées dans la protection de la nature tant au niveau gouvernemental que communautaire. Il rencontre des chercheurs, des fonctionnaires, des militants et de simples citoyens.

Le thème central de l'essai est la démarche écologique bolivienne qui tend à s'articuler autour du *vivre bien*, soit une vie en équilibre, en harmonie et intégrée avec

tout ce qui existe dans la nature et dans le cosmos, y compris avec les animaux, les plantations, la Terre-Mère (la Pachamama), l'eau, le «Père soleil», car «L'harmonie avec la Terre-Mère et avec le cosmos implique de vivre selon les cycles de la nature et non contre» (p. 51). On conviendra qu'une telle démarche comporte une bonne dose d'ésotérisme. Quoi qu'il en soit, notre écologue a produit ce qu'il qualifie lui-même de «récit de voyage», plaisant à lire. Un travail impressionnant et qui lui a pris plusieurs mois. Et pour quel résultat ?

À court terme, les Boliviens aspirent à consommer et à améliorer leurs conditions de vie. Morales privilégie donc le modèle classique de l'industrialisation pour développer son pays tout en tenant un double discours : productiviste et extractiviste à l'intérieur du pays, écologiste et pachamamiste à l'international. L'on défend l'image romantique de l'indigène écologiste en dehors des frontières et, à l'interne, l'on développe des projets pétroliers, gaziers, agro-industriels, etc.

Un échec, c'est ce qui ressort du pèlerinage de l'auteur qui rêvait d'un paradis écologique. En effet, on a assisté en Bolivie à une lutte entre deux modèles de développement : le premier qualifié de productiviste, et l'autre d'écologiste. Ces deux tendances se retrouvaient dans le gouvernement Morales dès ses origines et c'est le premier qui a nettement imposé sa vision du devenir des Boliviens. Le front extractiviste pragmatique défend un modèle basé sur l'exploitation des ressources naturelles non renouvelables comme le gaz, le pétrole, l'étain, le zinc, l'argent l'or et maintenant le lithium, minéral de l'avenir. En face, les «pachamamistes» utopiques, tenants du modèle social-écologiste, ne font visiblement pas le poids.

En une dizaine de pages, Dimitri de Boissieu reconstitue les faits qui ont mené à cet échec. Il en ressort un portrait peu flatteur de Morales, de Garcia Linera et de leur gouvernement. Ils ont toujours joué sur deux registres : un modèle productiviste et un modèle écologiste dont le cheval de bataille est la notion de «vivre bien». Tranquillement les écologistes ont été écartés des centres de décision, les initiatives locales ont été suspectes, ainsi



que les pouvoirs locaux, soupçonnés de contre-révolutionarisme venu de l'extérieur. La priorité de l'aile productiviste du gouvernement consiste à faire reculer la très grande pauvreté dans le pays, entre autres, par l'exportation de matière première et de l'énergie pour générer des excédents en faisant fi des dégâts collatéraux sur la nature. Le projet développementaliste est cependant «plus facile à mettre en œuvre et électoralement plus payant que celui du *vivre bien*, qui est bien plus complexe, moins populaire, plus exigeant, qui nécessite d'être inventif, d'être patient, de prendre le temps de penser l'action» (p. 294).

À court terme, les Boliviens aspirent à consommer et à améliorer leurs conditions de vie. Morales privilégie donc le modèle classique de l'industrialisation pour développer son pays tout en tenant un double discours : productiviste et extractiviste à l'intérieur du pays, écologiste et *pachamamiste* à l'international. L'on défend l'image romantique de l'indigène écologiste en dehors des frontières et, à l'interne, l'on développe des projets pétroliers, gaziers agro-industriels, etc. Évidemment, les environmentalistes mettent des bâtons dans les roues. Il convient donc de les affaiblir et «on invoque sans cesse la priorité nationale. Les enjeux du pays passent au-dessus des enjeux internationaux» (p. 296).

Il faut ajouter qu'une autre préoccupation de Morales semble être de se maintenir au pouvoir à tout prix. Actuellement il vient de remporter un quatrième mandat, de façon on ne peut plus suspecte et après avoir modifié la constitution malgré l'opposition d'une majorité de Boliviens. L'image idéalisée du bon autochtone défenseur de la



Bolivie

suite de la page 27

nature cède le pas à celle plus classique d'autocrate sud-américain. Et cette tendance n'est pas près de régresser puisque tout récemment *La Presse* notait :

Enfin, les gigantesques incendies qui ont ravagé en août et septembre une zone presque de la taille de la Suisse ont provoqué l'indignation des peuples indigènes, qui accusent Evo Morales d'avoir sacrifié la Pachamama, la Terre mère en langue quechua, pour étendre les terres agricoles et augmenter la production de viande destinée à la Chine. Les défenseurs de l'environnement mettent en cause une récente loi autorisant une augmentation de 5 à 20 hectares de la déforestation par brûlis (20 octobre 2019).

On l'aura deviné, de Boissieu est désabusé. «En Bolivie, les marxistes au pouvoir torpillent la Pachamama!» Il reconnaît certes que sous Morales les Boliviens ont amélioré leur niveau de vie, tant au niveau économique que démocratique. Les événements récents pourraient remettre en question la dimension démocra-

tique. L'incontestable progrès économique s'est fait en oubliant les préoccupations écologistes, qui étaient la marque de commerce du nouveau pouvoir bolivien.

La Bolivie d'Evo Morales n'a pas inventé une nouvelle trajectoire écosocialiste, comme certains aimeraient à le penser. Elle reste accrochée au dogme de la croissance économique et du développement, toujours érigé comme valeurs suprêmes de nos vies et de nos projets. La transition écologique ne s'y amorce pas et n'intéresse aucunement la vieille garde au pouvoir qui reproduit le modèle de développement des pays industrialisés (p. 301).

Vieille garde qui reproduit aussi les modèles politiques sud-américains, pourrions-nous ajouter.

Finalement, l'auteur souhaiterait avoir le meilleur des deux mondes: une société de consommation, mais non redevable de pratiques extractivistes, non appuyée sur le saccage de la terre et l'extraction des matières premières, et un monde plutôt «pachamamiste» dans lequel le développement serait suffisant pour permettre à chacun d'accéder au *vivre bien* sans affecter l'environnement. Un monde à inventer somme toute. À l'heure où les énormes gisements de lithium que contient le sol bolivien lui assurent une rente assez consistante, on devine que l'équation sera plus en plus difficile à résoudre. ❖

Un abonnement à L'Action nationale permet d'approfondir les problématiques auxquelles nous sommes confrontés



Élections 2018
Horizon et perspectives



L'expansion du Canada
Adhésions ou annexions?
Québec Circus
Une primeur de Christian Saint-Germain



Brexit
Entre l'arbre et l'écosse
Canada français
Pour une repolitisation



Maurice Séguin :
le sens de l'héritage



Infocouagique publique
La tête dans les nuages



Gazoduc
Saguenay,
le gaz et le non-sens



Immigration
Qui contrôle quoi?



L'identité constitutionnelle
autochtone